JEAN ZAY OU LA JEUNESSE DE LA RÉPUBLIQUE

Par Olivier LOUBES¹

Entré au Panthéon en 2015, Jean Zay y est célébré comme un homme-République, car il fut à la fois l'incarnation de la République pour ses ennemis maurrassiens, Vichy et les miliciens qui l'assassinèrent en 1944, et pour son action décisive dans la construction de la République sociale par l'école et la culture, prenant le relais de Ferdinand Buisson, fondant le festival de Cannes. En somme, Jean Zay fut à la fois le Dreyfus, le Ferry et le Malraux de la République de Front populaire. Mais, on sait moins que sa République fut aussi et d'abord celle des lettres, du journalisme de ses débuts aux romans policiers qu'il écrivit pendant sa captivité, avec, au cœur de cette écriture, son chef d'œuvre : *Souvenirs et solitude*. C'est d'ailleurs par là qu'il s'inscrivit en premier au Panthéon en 1949 sur la liste des « écrivains morts pour la France ». Voilà pourquoi rassembler pour la première fois dans un seul livre son œuvre politique et son œuvre littéraire s'imposait en 2024, quatre-vingt ans après son meurtre. Dans cette communication, on verra que lire ou relire Jean Zay, l'homme politique et l'écrivain, offre l'occasion de découvrir l'extraordinaire jeunesse de sa République, sociale, parlementaire, antipopuliste. Et de se demander comment elle pourrait en retour inspirer la jeunesse de notre République à venir.

Reconnaissance et résonances, actualité de la République de Jean Zay

En mai 2024 paraît la première édition globale des œuvres de Jean Zay². Elle vient en temps et en heure, au milieu des troubles de la République et du monde que nous devons affronter aujourd'hui, avec les ressemblances et les divergences par rapport à cet entre-deux-guerres que le jeune député radical eut à vivre. Les écrits et les paroles de Jean Zay nous offrent un miroir réfléchi et stimulant aux troubles de notre temps. Ses écrits et ses paroles nous interrogent d'abord à propos d'une reconnaissance qui englobe tout le spectre républicain, et parfois au-delà, contrastant avec les polémiques qui ont entouré son entrée au Panthéon. Ce risque de banalisation voire de détournement de la si puissante pensée en action de Jean Zay - au sujet de ce qui fait la république laïque par exemple - nous oblige davantage encore à un retour aux sources, à faire redécouvrir dans toute son originalité reconstituante la jeunesse de la République de Jean Zay, son exigence jaurésienne à pousser les feux de la République à toutes leurs conséquences et

1. Communication présentée à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse à la séance du jeudi 16 mai 2024.

2. que j'ai eu le plaisir de co-établir et présenter, ce qui fournit la matière de cette communication. Jean Zay, *Jeunesse de la République*, édition établie et présentée par Pierre Allorant et Olivier Loubes, Paris, Bouquins, 2024.

à toutes leurs promesses d'émancipation. À l'heure où la V^e République présidentiale est à son tour devenue « la plus longue des Républiques », à l'heure où les populismes fleurissent ailleurs comme ici, les écrits de Jean Zay nous ouvrent le voyage vers les ressorts de la III^e République, certes fondée difficilement par une coalition disparate, mais seule expérimentation durable d'une république parlementaire en France et de gouvernements de coalition.

Nous vivons un temps dans lequel l'œuvre de Jean Zay résonne comme celle où « à chaque page une phrase surgit qui rend un son si actuel qu'on en demeure saisi »³. Voilà ce qui saisit : lire une œuvre qui résonne avec notre temps, qui nous aide à le raisonner, ou du moins à raisonner avec lui. Bien sûr, nous savons ne pas vivre le temps de Jean Zay. Nous n'avons pas vécu de 1904 à 1944, nous ne sommes pas, comme lui, les enfants d'une guerre ayant meurtri la jeunesse de notre jeunesse. Nous n'avons pas connu, ici et maintenant, le retour si précoce de la guerre faite monde et défaisant le monde, jusqu'à être assassiné comme lui le 20 juin 1944 par des miliciens dans les paroxysmes de la fin d'un conflit qu'il avait passé dans les prisons de la dictature de Vichy, depuis le procès inique qui l'y jeta dès octobre 1940. Mais, bien sûr, son œuvre montre combien nous vivons dans les résonances du « moment Jean Zay » avec le nôtre. Elle dit comment respirent ensemble ces temps, le nôtre et le sien, où nos identités collectives sont aux prises avec les troubles de l'existence d'une nation républicaine qui doute d'elle-même, avec la certitude que les temps à venir sont à réinventer pour faire face à un futur que semblent fuir les « promesses de l'aube ». Ses écrits, souvent, semblent écrits pour nous.

Car c'est bien de temps commun que nous parle Jean Zay et particulièrement de ce qui fait le commun de notre existence politique partagée : la république. Or, face à ce qui est et à ce qui vient en ce XXI^e siècle engagé au quart, s'il y a bien un temps qui résonne avec le nôtre, c'est celui de ce « moment Jean Zay » dans lequel il ne cesse de penser le rajeunissement de la république. D'une guerre l'autre, il ne cesse en effet de penser cette jeunesse de la république, une république démocratique, libérale et sociale ; démocratique et libérale parce que sociale. Il la pense par son œuvre dite et transcrite, écrite et transmise. Or, son œuvre tout entière y concourt, avec, mais, sans se limiter à lui, son chef d'œuvre, ce magnifique *Souvenirs et solitude*, publié et lu depuis 1945. On trouve en effet toute la force, toute la jeunesse de la République de Jean Zay dans l'ensemble de ses textes, qu'il s'agisse de ses écrits d'écolier patriote, d'étudiant pacifiste, de député radical et socialiste, souvent plus socialiste que radical, de ministre antifasciste et réformateur, de député aux armées, de prisonnier aux arrêts, d'auteur d'articles de presse, de discours parlementaires, de romans policiers, de nouvelles. En somme, de sa jeunesse à la nôtre. De la jeunesse de sa République à la nôtre.

Portrait de Jean Zay en républicain ou les identités remarquables de la République rajeunies

Aux croisements de nos identités communes, ses textes correspondent avec le portrait personnel et politique d'un républicain modèle et détesté - détesté parce que modèle - par les ennemis de la République et de la France républicaine. Alors qu'il incarne la République de l'humanisme des minoritaires.

3. Jean Zay, *Souvenirs et solitude*, Paris, [Julliard, 1946], Belin, 2010, p. 106. À la date du 26 juin 1942.

Son identité personnelle, il la dépeint lui-même du fond de sa cellule dans un autoportrait qui dit toute la force et toute la finesse du détenu face aux simplifications et aux haines de l'extrême-droite maurrassienne, pour laquelle il est l'homme-République par excellence : « *cible notoire de la campagne antisémite (bien que protestant, comme le fut toute mon ascendance maternelle, j'ai toujours tenu à honneur de ne rien démentir sur un pareil sujet), je fus gratifié d'un procès hâtif et particulièrement corsé, terminé par la peine maximum de la déportation* »⁴ (Jean Zay, 1946). Baptisé, marié et enterré à Orléans dans le rite calviniste, visité par des pasteurs dans sa prison de Riom où il lit le *Nouveau Testament*, Jean Zay est bien un protestant qui a « tenu à honneur » de ne pas démentir son ascendance paternelle juive. Son père, Léon, était d'une famille juive mosellane, sa mère, Alice, née Chartrain, d'une famille protestante ligérienne, comme son épouse, Madeleine, née Dreux⁵. Dans sa jeune maturité, à la suite de son père, Jean Zay se détache de la pratique religieuse en adhérant à la franc-maçonnerie et à la Libre Pensée. Ce faisant, par ses ascendances et ses choix, il incarne toutes les facettes de l'ennemi à abattre des maurrassiens, le combiné idéal de leur fantasme de « l'anti-France » qui rassemble les « *quatre États confédérés des protestants, des Juifs, des francs-maçons et des métèques* ». Sans oublier que membre du Front populaire et ministre de la jeunesse de Léon Blum qui le nomma en juin 1936 à la tête de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts, il fournissait à la haine raciale, religieuse et philosophique, le surcroît de la haine politique « antibolchevique » la plus féroce. En conséquence, il ne pouvait échapper à la vindicte du pouvoir antirépublicain de Pétain qui le condamna dès octobre 1940 à la même peine - déportation, « mort civile » et dégradation - que le capitaine Alfred Dreyfus ; ni être soustrait à l'assassinat le 20 juin 1944, perpétré par les collaborateurs du nazisme français les plus acharnés, dont la rage mortifère ne pouvait supporter qu'il leur survive. Qui crurent, en l'abattant, défaire en lui leur défaite à venir.

Son identité politique le place à la gauche du Parti radical-socialiste, sa fidélité va à l'humanisme des minoritaires - protestants, juifs - qui contribuèrent si fortement à forger la République dans les combats du dreyfusisme. Sur ce chemin, il prend la suite de son père, fondateur du journal orléanais de lutte contre les ligues antidreyfusardes, *Le Progrès du Loiret*. Son adhésion à la République sociale en fait un acteur de la transformation de l'enseignement dans la lignée de Ferdinand Buisson. Il se place sous le patronage moral de Jean Jaurès, que son père l'avait amené enfant voir et entendre lors d'un meeting, dont ministre il relit les discours pour s'en inspirer avant d'intervenir à la Chambre. Qui mieux que Léon Blum, celui qui le nomma au ministère de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts, pour décrire cette identité politique : « *Je m'étais lié avec lui dès son entrée dans la vie publique. Il n'avait alors guère plus de trente ans, et même les avait-il ? Il siégeait sur les bancs du Parti radical, et dans ce grand parti lié à des origines si complexes, il représentait la tradition la plus ancienne et la plus pure, celle que, dans les générations qui précédaient la mienne, ont personnifiée un Camille Pelletan, un Léon Bourgeois, un Ferdinand Buisson, celle qui s'est toujours efforcée de fonder l'action sur*

4. Jean Zay, *Souvenirs et solitude*, [Julliard, 1946], Belin, 2010, p. 106. À la date du 10 mai 1941, au lendemain de la condamnation de Pierre Mendès France.

5. Olivier Loubes, « Portrait d'un « fou de la république », Jean Zay, réformateur de l'école, protestant réformé et cible de l'antisémitisme », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, t. 154, 2008, pp. 61-74.

une philosophie politique et de donner à la propagande la valeur d'un enseignement »⁶ (Léon Blum, 1947).

La philosophie politique de Jean Zay est donc bien ancrée dans la fidélité à un parlementarisme humaniste, qui se méfie du pouvoir personnel, des Bonaparte comme des Pétain. Qui cherche, depuis Condorcet, à « rendre la raison populaire » par l'instruction de tous à la république, par l'éducation républicaine de la nation. Mais, ce qui le différencie de Ferry est que Zay correspond à une génération nouvelle de républicains qui pensent, après les bouleversements de la Grande Guerre, que la force de la démocratie politique est d'être une démocratie sociale. Par l'enseignement et la culture partagés.

Au Panthéon de la république des lettres et de l'esprit républicain

On le voit, cette lecture est le fruit d'un moment particulier, de la rencontre entre une atmosphère politique de fatigue du modèle républicain et la vitalité d'une œuvre qui permet de le repenser. L'occasion mémorielle est remarquable, propre à Jean Zay : 2024 marque en effet les cent vingt ans de sa naissance à Orléans, mais aussi les quatre-vingts ans de son assassinat par la Milice de la dictature de Vichy en 1944, les trente ans de sa redécouverte par sa ville natale en 1994, lui dédiant enfin une voie publique - en attendant de donner son nom à son université ? -, et les dix ans de la décision du président François Hollande de le faire entrer au Panthéon avec trois autres modèles de « l'esprit de Résistance » en 2014⁷. Or, Jean Zay était déjà présent dans les murs du Panthéon, plus précisément sur le mur qui porte depuis 1949 la liste des « écrivains morts pour la France pendant la guerre 1939-1945 ». Jean Zay est donc entré au Panthéon d'abord comme écrivain. Ce que l'on sait peu et qui nous permet, grâce au luxe malicieux de *l'a posteriori*, de faire mentir son appréciation sur le Panthéon « *ce cimetière souterrain, l'un des plus tristes du monde* »⁸, tout en lui donnant raison à propos du qualificatif d'« excellent abri ». Quel meilleur abri aux idées d'un républicain que celui du Panthéon de la république des lettres ?

En effet, par l'articulation de son œuvre écrite avec son action réformatrice et son attention au monde sensible, Jean Zay s'inscrit bien dans la lignée de « pères fondateurs », écrivains par l'écrit ou l'action de la République, entrés ou non de corps au Panthéon. Ils ne sont pas si nombreux ceux qui illustrent la république des - et par les - Lettres ! Leurs origines s'enracinent dans le terreau fécond des Lumières et de la Révolution française, avec Condorcet comme premier de livret. Sa formation classique, ses humanités au lycée d'Orléans puis sa licence en droit à la faculté de Paris, prolongée par son apprentissage au barreau d'Orléans font de Jean Zay un pur produit méritocratique de la « *république des avocats* », voire de la « *république des professeurs* » de son grand aîné Édouard Herriot, duquel la passion littéraire le rapproche⁹. Cette culture académique converge

6. Léon Blum, « Hommage à Jean Zay », prononcé dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le 27 juin 1947.

7. Pierre Brossolette incarnant la Liberté, Germaine Tillion l'Égalité, Geneviève de Gaulle-Anthonioz la Fraternité et Jean Zay, la République.

8. Jean Zay, *Souvenirs et solitude*, Belin, 2010, p. 361. À la date du 2 septembre 1942, à propos de l'évacuation des œuvres d'art trois ans auparavant en 1939.

9. Gilles Le Béguec, *La République des avocats*, Paris, Armand Colin, coll. « L'Histoire au présent », 2003, p.234. Serge Berstein, *Édouard Herriot ou la République en personne*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1985, p.327. Albert Thibaudet, *La République des professeurs*, Paris, Grasset, collection « Les Écrits », 1927.

avec l'éducation républicaine d'un fils de journaliste dreyfusard, d'un journaliste militant communiant sous les deux espèces du Progrès et de la République laïque au *Progrès du Loiret*. *Organe de la démocratie républicaine*, puis à la *France du Centre*. Jean Zay est profondément le fils de Léon Zay, personnalité truculente connue et appréciée de tout l'Orléanais républicain, salué en juin 1945 à ses obsèques par l'ami de son fils, Roger Secrétain¹⁰, et le fils d'une « hussarde noire » de l'école de la République, sa mère Alice Chartrain. Oui, mais il est aussi, par-delà le bien et le mieux de ces déterminismes heureux, le fils de ses œuvres !

Publiés pour la première fois, les hommages rendus par Jean Zay ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts à Léon Gambetta et à Émile Zola témoignent de l'héritage littéraire et moral et des filiations intellectuelles d'un enfant du siècle, un adolescent d'autrefois privé de père durant cinquante-et-un mois par la Grande Guerre. Mais ils témoignent aussi d'une plume singulière. Significativement, Jean Zay fait référence au jeune Gambetta, grandi entre cercles littéraires et effervescence du jeune barreau, puis devenu un si jeune ministre de l'Intérieur et de la Guerre de la Défense nationale, avant d'être un des fondateurs de la République lors de la crise fondatrice du Seize-Mai. S'il ne peut se situer politiquement dans le sillage de Clémenceau, à la différence de Georges Mandel, période *L'Aurore* et « J'accuse ! » exceptés, Jean Zay est délibérément « du côté de chez » Ferdinand Buisson et de l'horizon humaniste, démocratique et généreux de Jean Jaurès et de Léon Blum. En lisant son chef d'œuvre, *Souvenirs et solitude*, comment ne pas penser non seulement à *L'Étrange défaite* de Marc Bloch, mais tout autant au lumineux *À l'échelle humaine* de celui qui, en juin 1936, fit appel à lui, à un jeune pour prendre soin des jeunes ? À côté de ces grands anciens, de « ceux qui ont éclairé le chemin », comment ne pas relever la parenté avec l'alter ego, Pierre Mendès France, lié par un « coup de foudre d'amitié » dès leur entrée à la Chambre des députés, auteur des trop méconnus *Écrits de Résistance*¹¹, compagnon de captivité. Celui qui, un 18 juin 1954, dix ans après la disparition de Jean Zay, souhaitera initier une « *République moderne* » qui devait tant à la jeunesse de la République dite et écrite par Jean Zay¹².

Le chroniqueur de la république à venir

La singularité de l'écriture de Jean Zay tient à sa façon d'écrire le temps. Ou, plus exactement, d'écrire le temps par la « conjugaison » des temps - présents, passés, futurs - subtilement assemblés pour tisser ses récits de fiction ou de compréhension. Comme d'autres sont écrivains de l'idée première, de la thèse vectrice, Jean Zay est un écrivain de la chronique nourricière, de l'histoire motrice. Ce qu'il dit n'est pas moins profond, pas moins logique ni moins structuré sur le fond, mais il nous capte par la légèreté amusée du trait qui fait mouche, de l'esprit guêpin - comme on disait à Orléans - du portrait qui touche. Dès ses premiers éditoriaux, dès ses premières histoires, rédigés sur cahier d'écolier dans l'absence du père pendant la Grande Guerre, et jusque dans sa

10. « Il est trop évident que nous sommes au-dessus d'une double tombe et que la tragique disparition de son fils conduit d'un trait direct à la mort du père. [...] Quarante années de vigilance républicaine, de campagne... »

11. Pierre Mendès France, *Écrits de Résistance*, CNRS Éditions, « Biblis », 2018, p.817.

12. Pierre Mendès France, *La République moderne*, Paris, Gallimard, « Idées », 1962, p.251.

« tapisserie » de *Souvenirs et solitude*, il anime ses textes grâce à un souffle de conteur qui nous entraîne, il dépeint les situations comme un récit que l'on conte. Plus que d'autres, il est un chroniqueur de la vie. La sienne mêlée à celle des autres, imaginaires ou réels, offre une concordance des temps particulièrement heureuse. Le plus notable dans cette mobilisation des temporalités est d'ailleurs qu'elle est pleine d'espoir, même quand l'issue est sombre. Qu'elle ne cesse d'être profonde sans peser, lucide sans pathos. C'est en cela que sa république est jeune et qu'elle redevient moderne.

Car il ne faut pas s'y tromper, la république de Jean Zay est celle des fins, contrariées certes, mais heureuses. Elles se conjuguent au futur d'accomplissement. En ce sens, alors que le présent de son époque - la guerre de son enfance ou celle qui vient dans cet entre-deux où le passé de la mort de masse semble tenir le vivant qui passe - n'incite guère à l'optimisme, les écrits de Jean Zay proposent une défatalisation des futurs qui fait du bien à notre époque. Oui, le Front populaire a fort peu duré au présent, vite rattrapé par les pesanteurs de toutes les divisions passées et ressassées. Oui, le ministre de l'éducation et de la culture n'a pu faire aboutir aucun projet de loi de réforme. Oui, la guerre est revenue et, avec elle, la captivité. Mais, oui aussi, le futur dessiné dans ces écrits porte une république plus juste, plus sociale, plus jeune que jamais. À juste titre d'ailleurs, puisque les projets de popularisation de la culture, nés de la génération Zay, expérimentés avec intelligence par un jeune ministère inventif, devaient nourrir les réformes du grand demi-siècle qui suivit. Alors, certes, après la Seconde Guerre mondiale, l'idée modernisatrice de la République passa aux solutions communistes et gaullistes, hormis le si bref épisode Mendès France ; le parlementarisme devint, progressivement, une vieille lune. Puis, le milieu des années 1980 vit le recul des espoirs en la république sociale, réduite aux partages incertains des fruits d'une croissance douteuse, ouvrant dans le même mouvement le champ aux possibles populistes. Pourtant, à la lecture de ces pages, écrites alors que l'horizon était encore plus bouché que le nôtre, on voit bien toute la modernité et toute la jeunesse de cette démocratie de Jean Zay. Là est la force de ce livre : nous plonger dans une lecture de jouvence. Une œuvre redevenue moderne face à l'obsolescence de notre république personnelle ?

Oui, mais de quelles sources coule-t-elle ? À quelles encres arrime-t-elle sa pensée ? Par sa formation, par ses passions, par ses engagements professionnels et politiques, Jean Zay parle et écrit successivement en tant que journaliste en herbe, puis chroniqueur et éditorialiste, comme avocat préparant ses plaidoiries au prétoire, comme candidat aux élections puis en tant qu'élu à la Chambre des députés, ministre et enfin conseiller général, et, sur le tard, paradoxe du « Temps retrouvé » de la captivité, comme écrivain, romancier et nouvelliste, la condamnation inique de la « justice » militaire de Vichy le renvoyant à sa vocation de jeunesse.

Jean Zay conjugue la maîtrise de tous les types d'éloquence : l'éloquence parlementaire, l'éloquence de la presse, l'éloquence de la chaire, l'éloquence du barreau, l'éloquence délibérative, l'éloquence officielle, l'éloquence en plein air. Les grands orateurs du prétoire, de la tribune, du préau de campagne électorale, de Mirabeau à Lamartine, de Berryer à Jaurès, ont, à côté du style des grands écrivains, nourri l'imagination et les aspirations de Jean Zay, d'autant plus aisément que le XIX^e siècle distingue peu l'homme politique du journaliste, l'ambition littéraire de la joute politique. Comme le dit si bien son ami de jeunesse - journaliste et écrivain avant d'être député puis maire d'Orléans - Roger Secrétain, évoquant à ses obsèques le 15 mai 1948 leurs vingt ans et l'autre après-guerre : « *les conquêtes de l'esprit, l'enthousiasme littéraire, les générosités politiques et sociales animaient ces groupes où la turbulence*

contrebalançait la ferveur. Jean Zay y tenait une place considérable. Il avait tant de dons que ses ambitions paraissaient légitimes ».

Il est rare de rencontrer en gerbe autant de qualités oratoires et littéraires diversifiées, embrassant des genres aussi disparates que la semi-improvisation d'un discours de banquet, l'oralité d'une intervention en conseil des ministres, la poésie ironique d'une chronique littéraire « guêpine » dans *Le Grenier*, le ton percutant, entre billet d'actualité et compte-rendu de mandat, d'un éditorial du jeune député du Loiret, le souffle commémoratif ou programmatique des discours du ministre, le rythme haletant et les retournements de situation des deux romans policiers, la vivacité des scènes de genre des vingt-et-une nouvelles, pour l'essentiel inédites. Derrière cette impressionnante palette de genres oratoires et littéraires, l'unité d'un homme produit l'unité d'une œuvre littéraire, celle de l'écrivain de la Résistance, reconnu dès la Libération, celle de l'écrivain de la jeunesse de la République que ce livre donne à lire, à découvrir ou à redécouvrir. « *En lisant et en écrivant* », la plume de Jean Zay est celle d'un formidable chroniqueur de la vie de province et de la vie parisienne, des splendeurs et misères de la vie conjugale et familiale, des illusions perdues de la vie politique, des grandeurs et servitudes de la vie littéraire. Journaliste, avocat, romancier, Jean Zay déploie un style reconnaissable, celui marqué par le lycée classique d'un XIX^e siècle se prolongeant jusqu'aux lendemains de la Grande Guerre, mais aussi façonné par son noviciat au sein de l'imprimerie de la rue des Carmes, du quotidien républicain régional dirigé par son père.

De la jeunesse de sa république à la nôtre

Au fil de son œuvre, les trois âges de jeunesse de la république de Jean Zay se nourrissent et se répendent.

D'abord s'initie l'âge de la république en herbe, celle des écrits du fils de la République radicale, marqué par l'absence du père retenu au front, pris dans l'ombre portée de la guerre, transformant son patriotisme vibrant en un pacifisme qui ne l'était pas moins. La République y éprouve sa jeunesse au feu de la mort de masse, trouve dans la paix le renouvellement de ses fins dernières. C'est le temps des textes d'écoliers et des travaux des premières études. Puis se déploie l'âge du jeune homme politique, du « jeune radical », avocat-journaliste devenu député à la gauche d'une République sociale et antifasciste, rajeunie par l'espoir du Front populaire, espérance qui malgré la force croissante des blocages parlementaires et le tragique renouvelé de la marche à la guerre, n'entame pas la détermination d'un ministre qui continue son action novatrice au sein de coalitions remodelées après le démembrement du Rassemblement Populaire. C'est le moment où la République, démocratie politique, débute dans la difficulté son rajeunissement pionnier en République sociale. Enfin, vient le temps du prisonnier de la dictature, qui réfléchit, écrit et repense la république à venir, jacobine et laïque, libérale et sociale, celle de la Résistance et de la Libération, y compris à travers ses œuvres d'imagination, romans et nouvelles. Synthèse finale de ces jeunessees, *Souvenirs et solitude* prend place comme point d'orgue de la République agie et pensée par Jean Zay. En mêlant dans ses variations harmoniques les temps captifs et libérateurs de l'écriture du futur républicain de la France, cet opus majeur joue le rôle de la *coda* pour toute son œuvre.

Reste la conviction profonde que Jean Zay nous offre, aujourd'hui comme en son temps et pour demain, des clés pour bâtir la république à venir, une république jeune dans la défense et la mise en œuvre de ses principes, ouverte et généreuse dans son attention envers la jeunesse, déterminée à retremper dans ses principes fondateurs de liberté démocratique et de justice sociale, la jeunesse de la république de notre temps pour faire face aux dictatures comme aux populismes. Comme le dit si bien Jean Cassou, son ami d'action et d'écriture, alors à la tête de l'Union nationale des écrivains, revenant sur son expérience au ministère : « *Il était, je crois, le plus jeune de nous tous, mais nous n'avions pas à faire effort pour nous montrer aussi jeunes que lui. Il était naturel qu'il nous donnât l'exemple : nous sentions auprès de lui que la jeunesse est la première qualité que doit savoir garder un vieux pays. Et ce n'est point un hasard si, chaque fois que la République nous a été donnée, la République s'est, avant toute tâche, soucieuse de créer et de développer un enseignement populaire, national, accessible à tous, égal pour tous* »¹³ (Jean Cassou, 1947).

Pour situer ces mots dans ce temps qui va d'une République à l'autre et voir quels retours heureux seraient possibles, on peut suivre la devise républicaine de cette république de Jean Zay. À l'aune de l'expérience historique de Zay, on voit ce que furent ses valeurs et ses actions : son patriotisme pour défendre la liberté contre la dictature des fascismes, sa volonté de réforme sociale pour développer l'égalité par l'État face aux pouvoirs financiers et au dogme budgétaire, son combat pour une république fraternelle et laïque malgré la haine qui finit par l'éliminer. N'y a-t-il là rien à garder de tonique pour notre France républicaine ?

Ainsi, au terme de cette communication, il nous revient de relever que la philosophie de Jean Zay est « *exactement le contraire de la philosophie de Maurras et de Pétain* » (Jean Cassou, 1947). La France des humanistes jaurésiens n'est pas celle des essentialistes maurrassiens, celle des républicains n'est pas celle des antirépublicains, quand bien même ceux-ci en empruntent le langage. Jean Zay le rappelait à propos du vol du mot « révolution » par Vichy. On pourrait le dire aujourd'hui de la captation du mot « réforme ». La réforme a en effet pris la place de la révolution dans notre société pour dire que le progrès humain est possible. Alors si nous devons réarmer notre république pour aller vers ce progrès, ne nous trompons pas sur - et ne nous laissons pas dérober - ce mot crucial. Dans notre république de Jean Zay, réformer c'est :

- remarquer d'abord que depuis le Front populaire la démocratisation de la république est sociale. Réformer en république signifie développer « la justice sociale » ;
- puis souligner que c'est par la popularisation de la culture que la démocratisation sociale s'effectue ;
- dire ensuite que la démocratisation sociale est une lutte contre « *le dogme de l'équilibre budgétaire, cet idéal constamment entrevu, jamais atteint* » (Jean Zay, 1946). Pour Zay, ce dogme de l'équilibre budgétaire est antisocial ;
- montrer enfin que réformer, c'est penser l'État comme moteur et garant de la justice sociale.

En somme, le modèle réformateur de la république de Jean Zay, c'est que la démocratisation (sociale) de la république se construit par l'État culturel grâce à des dépenses d'investissement qui s'opposent à la doxa « *de l'équilibre budgétaire* ».

13. Jean Cassou, président de l'Union nationale des écrivains, discours lors de la cérémonie d'hommage à Jean Zay au grand amphithéâtre de la Sorbonne le 27 juin 1947.

Car au total, la république que tous les textes et toutes les actions de Jean Zay portent, c'est une république de refondation. La liberté reste le cœur historique du combat démocratique des républicains. Mais ce combat pour la liberté, depuis le début du XX^e siècle au moins, de fait depuis le moment Jean Zay, n'a de sens historique que s'il est juste socialement. Liberté démocratique et justice sociale permettent la fraternité, notre vivre ensemble contemporain. Le vivre ensemble ne se décrète donc pas. Il est une résultante de la république démocratique et sociale, démocratique parce que sociale. Voilà pourquoi notre république est celle de Zay.

On est presque gêné de rappeler ces évidences au début du XXI^e siècle. On ne l'est plus lorsqu'on laisse le dernier mot à Jean Zay parlant en 1943 de « *ne plus souffrir qu'on transige avec l'héritage de vie* » dans « *La France de demain* ».

« La France de demain ne saurait penser à introduire le catéchisme politique, le militantisme partisan à l'école, comme Vichy n'a pas craint de le faire à l'imitation impie de Berlin et de Rome, mais elle devra chercher l'équilibre nécessaire entre la générosité de sa tradition culturelle et les nécessités vitales du monde moderne. Elle devra cimenter solidement un corps de doctrines françaises, doctrines de la liberté et de la souveraineté populaire, des devoirs librement consentis et d'autant plus fidèlement remplis, les enseigner, les imposer, enrôler à leur service, boucher les fissures par où passaient les abandons et les trahisons, ne plus souffrir qu'on transige avec l'héritage de vie, exiger qu'on le défende comme le corps et l'âme de la patrie » (Jean Zay, 1946)¹⁴.

14. Jean Zay, *Souvenirs et solitude*, Paris, Belin, 2010, p. 468.